

# Violences, cultures et psychanalyse



## Et nous attachés (*Noli me tangere*)

### Récit

Hélène Isnard <sup>1</sup>

#### Avant-propos

Ce texte court n'existerait pas sans tous les réfugiés, femmes et hommes de toutes origines, avec lesquels je me suis entretenue en France à la Cour nationale du droit d'asile (anciennement Commission des recours des réfugiés), dans le cadre de la procédure en appel de détermination du statut de réfugié, comme représentante du Haut Commissaire des Nations unies pour les Réfugiés, de 2000 à 2007.

Il n'existerait pas davantage sans celles et ceux qui ont aussi accepté de me parler hors de ce cadre imposé, lors de missions de terrain.

Comment écouter les récits de crimes contre l'humanité et de crimes de guerre commis à nos portes, ou un peu plus loin ? Un récit, parmi des milliers d'autres. Pas le premier, ni le dernier. Banal en somme. Récurrent. Le récit d'un conflit oublié.

Comment écouter les silences.

Regarder, examiner.

Si les humanitaires peuvent agir pour protéger à l'avenir de la persécution, ils sont radicalement impuis-

sants à réparer la catastrophe qui a déjà eu lieu. Il existe, d'emblée, un malentendu.

La parole des protagonistes, celui qui sollicite la qualité de réfugié et ceux qui possèdent le pouvoir de répondre, la décision de reconnaissance qui sera prise ou non, n'ont pas de valeur rédemptrice, cathartique ou simplement thérapeutique. Ni pour la victime, ni pour le bourreau. Il n'y aura pas de résurrection.

Mais c'est bien un lien vivant et polyphonique qui naît et se tisse entre le demandeur et ses juges. Il est asymétrique par nature, puisque ce sont les juges qui conduisent l'entretien et décident de l'exposition de la mémoire de l'autre, assis devant eux.

Questionner, dire, se taire, la vraisemblance, la compassion, le mensonge, le déni, la défiance, la lâcheté, l'effroi, l'incrédulité.

Il n'y a pas de vérité, jamais, cette rassurante fiction sociale, mais une distance imposée et la solitude partagée.

C'est aussi sa voix intérieure et la langue institutionnelle, souvent glaçantes, maladroites et démunies, qui se dressent contre la parole du réfugié

1. Ancien juge à la CNDA chargée des recours sur les rejets de demande d'asile par l'OFPRA, et consultante chargée des questions juridiques de l'action de l'UNHCR en France (missions de terrain, sensibilisation, en particulier sur les violences faites aux femmes).

et celle des persécuteurs. Entre la violence nue et l'ordre social composé, infralangues brutales ou mécaniques, pragmatiques, en constant décalage.

Se dessine en creux, alors même que le juge se voudrait l'ultime rem-

part, la dernière planche de salut, une rencontre qui ne se fait pas, un rendez-vous manqué.

Et, au-delà d'un cri de colère fragmenté, presque sans respiration, l'absence radicale et définitive de toute figure divine.

« Parce que tu me vois, tu crois. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru »

Jean, 20-29.

– Nous, on violait, on pillait. Après, on mettait le feu dans les maisons.

– Il y avait des gens, dedans ?

– Oui, souvent.

– Avez-vous quelque chose à ajouter ?

– Oui. J'ai quelque chose à ajouter. La souffrance m'est devenue un pain d'amertume.

1

J'attends que tu entres  
c'est long

une salle entière à remplir de toi  
litanie murmurante, défilante

je compte, j'élimine

une quarantaine en marche, une hydre méfiante, ondulante à peu près.

Combien de temps ? Cinq minutes ? Peut-être dix ?

Les absents. Les renvois. Une autre date.

Il y a des jours où je résiste à ta vague.

Je n'en peux plus et je ne la veux plus.

Je la vois se creuser

porter sa crête en avant

glisser

toujours la même mais plus dense

je recule devant l'horizon, abandonner la place, vite

disparaître

éviter qu'elle me noie.

Penser à ce soir, aux jours qui rallongent

au vent sur le jardin intérieur

où les feuilles ont bougé

derrière moi

minérales.

Tu cherches debout

immobile

où trouver un sillon qui te guide

et tous tes corps, tous tes visages, tous tes yeux

dardés alignés

tes regards solides et polis

la surface de l'eau quand on tombe de haut.

– Asseyez-vous.

Ta peau d'ombre, neige inversée.  
Des grattements.

Des chuchotis des froissements des sonneries de portables esquissées.

Tu tousses, aussi.

Déjà tes mains qui se tordent et je ne t'ai pas questionné encore.

Dans le pinceau d'un phare, dans le faisceau d'une torche  
dans une fosse

exposé nu attaché au soleil

trouver à te poser dans l'ombre relative.

Je sais ton nom, ton âge, ta nationalité, ta langue, ton ethnie, ta religion  
et ce que tu demandes.

Tu ne dis pas : « *J'espère. Il faut. Pourvu. Faites que. Si.* »  
Tu ne supplies pas : « *S'il vous plaît.* »  
Tu ne préviens pas : « *Je ne pourrai pas.* »

Je l'entends.

Je te salue.

Un stylo tenu droit dans ma paume.  
Nos sangs qui battent.

J'évalue nos mouvements.  
Nos positions à deux mètres

notre point de rencontre  
au moins un

– Les décisions sont lues. L'audience est ouverte. Nous appelons la première affaire.

Date d'entrée en France.

Respire dans le bruissement continu.  
Respire surtout.

Voilà.

Prépare-toi. Ta parole n'amasse pas.  
Au contraire, elle démunit.

Lâche prise. Il s'agit bien de cela.

2

En République démocratique du Congo.

Dans la province du Sud-Kivu, par ordre d'apparition :

la forêt  
la route de latérite comme un marais après les pluies  
les champs  
les caféiers la bananeraie  
le village  
les maisons.

La nuit déployée froide et souple sur la parcelle.

– À quel endroit exactement ? Vous pouvez me montrer sur la carte ?

Les rebelles.

Ils descendent sous la paroisse en ruine et chantent l'amour de Dieu.  
Tu entends aussi leurs bottes leurs sacs cogner aux jambes leurs rires

ils insultent et tuent une vache en passant.  
Ils blaguent. Reste calme.

Ton père et ta mère dans la maison, toi à prier.  
Résignée déjà, mais qu'ils fassent vite.

*(Je ne comprends pas. Tu attends quoi ? Tu ne te sauves pas ? Et tu ne te caches pas ?  
Et tu as bien de l'argent ?)*

Non. Tu ne cries pas. Tu ne bouges pas.

Le temps est arrivé.

Tu sais qui vient. Et tu l'as appris : si tu paies le premier, restera le second.  
Alors, pourquoi mourir avec lenteur ?

Les voix d'alcool rythmées rasta  
balancées rap et soul, détendues, nonchalantes

des gosses.  
Ils entrent dans la cour et jouent avec une poule.

*(Combien étaient-ils exactement ? Cinq, six ? Tu ne t'en souviens plus ? Tu devrais.  
Fais un effort.)*

gueule défoncée  
à coups de crosse  
et plus de porte.  
Baïonnettes, AK-47, lance-roquettes  
et les yeux qui puent le shit  
la coke la poudre à canon

ils t'ont trouvée à l'abri des tôles.

Tu as oublié l'ordre  
laisser ouvert jour et nuit.

– Ils portaient un uniforme ? De quelle couleur ? Comment étaient-ils habillés ?

Ils te jaugent, tentent de saisir si tu es bien la fille.  
Non, vous n'êtes pas une famille.  
Tu as été recueillie ici après l'attaque de ton village.  
Tu travailles dans leurs champs.

Ils sourient.  
Ils te regardent et ces regards tournent  
très rouges

tu es  
de l'un à l'autre  
comme un joint  
roulé  
allumé

à la mesure de ton mensonge.

« À manger ! »

Tu ne les comprends pas.

Engouffrés dans la chambre  
en ligne brute

« Toi, stupide ! Mets-toi là ! Si tu échappes, la maman sera tuée. »

Poussée dans l'angle  
jetée au sol  
palpée

« Toi, tu es Tutsie. La maman ou toi ? Tu choisis. »

Regarde bien tes seins. Regrette-les.  
Ils les trancheront à la machette si tu hésites.

Une boucle de ceinturon imprime ta cuisse.  
La salive coule dans ton cou

« Bouge ton cul ! »

Tu remarques des choses absurdes  
un T-shirt une tresse une scarification la tête d'Ice-Man de la terre sous leurs ongles  
une odeur d'entrailles sur ton pagne

– Quelle langue parlaient-ils ? Lingala ? Kiswahili ? Kinyarwanda ?... Anglais ?

« Suce ! »

Tu n'as plus de dents pour te défendre plus de langue plus de lèvres  
plusieurs, chacun  
différents  
lisses à vomir

les mains liées par d'autres mains  
clouée par leur poids  
une lame sous l'oreille

tenir ta tête vide.

des crocs mordent ton épaule en demi-cercle  
ils jouissent en toi et crachent à tour de rôle sur tes paupières

« Serpent ! »

« Cancrelat ! » « Sorcière ! »

Tu voudrais être tout à fait ce qu'ils disent  
plus encore davantage encore  
encore encore  
affronter leur haine réflexe

– Et les autres maisons du village, elles ont été attaquées ?

La terre boit le sperme infecté  
granuleuse à peine sous tes fesses.

Le sang qui sourd.

– Quelle est l'ethnie majoritaire dans la région ?

Ils n'en ont pas terminé avec toi.

Ce que tu as gardé, tu dois le rendre.  
Qui tu as protégé, tu vas le livrer.

Ils veulent ton père en te montrant leur sexe.  
Obéis-leur.

Ce n'est pas toi qui consens  
le corps préexistant  
celui qui t'a conçue

le toi d'avant toi  
tu vas le prendre.

Est-ce que

Silence. L'idée refuse l'obstacle

tu avais déjà pensé masturber ton père ?

C'est tout. Le bord du précipice. C'est ce qu'ils veulent avant de  
te voir prise par ton père

le vertige  
te jeter

dans cet abîme insondable.

L'enroulement des temps

issus de toi-même à compter de rien  
et les corps dans leur chute.

*(Que dis-tu ? Non. Une chose pareille ?)*

Doucement tu essaies.  
Tu lui parles.

Il pleure.

Atteindre l'en deçà, malgré toi l'origine  
du geste.

Tu l'aides avec ta main.  
Il ne peut pas.

*(Tais-toi. Tais-toi. Non, dis-moi tout. Il faut que je sache.)*

La tombe qu'ils voudraient t'obliger à creuser après  
serait le lieu d'où témoigner

mais ils te laisseront vivre.

À quoi ressemble leur vengeance ?

Une béance

du verre cassé dans ton vagin  
des éclats mêlés de papier

le goulot d'une bouteille de Primus  
vrillée – s'ils avaient pu, un casier –

et tu ne parles plus.

- Nous n'allons pas vous interroger sur ce que vous avez subi.
- Vous avez des documents à nous donner ?
- Un certificat médical ?

Ton père et ta mère contraints de contempler  
coupables humiliés suppliants

mis en joue devant la fenêtre  
fouillés  
retournement

simples enfants misérables  
serrés dans ta mémoire  
surgissant seuls abandonnés pour toujours  
hurlements  
ils frappent

éternité – le temps ne passe pas.

Ils ont eu faim.

Les choses prises ne sont plus à leur place  
des vêtements, l'argent, un sac de riz, du sel, un bol

Sur la nuit les branches dessinent leur ombre humide  
tu entends les ailes du coq battre dans la pièce  
et les hommes amasser l'herbe sèche.

Tu as fermé les yeux.  
Tu te détournes.  
Ta main tressaille à côté  
maigrement.

Absente  
de nouveau les yeux grands ouverts

traces de pieds sur le sol  
raclures  
empreintes de semelles  
ton père  
près de toi le front fendu.  
Éclats de cervelle.

Ta mère traînée dehors, battue à terre  
en diagonale.

Souffles, obscénités  
ce qui remue encore  
confus

sans nom – les derniers soupirs organiques.

Ils vident leurs chargeurs sur son corps.

Tu écoutes le claquement d'un briquet

tous les sons clairs qui t'obligent  
à deviner

la poudre et les feuilles s'enflammer.

– Et alors, après, vous avez pu voir les militaires, ou la Monuc ? Un hôpital ?

Là où tu gis encore.  
Souffrance insensée

l'unique preuve que tu es au monde.

Longtemps presque cadavre.

*(Pourquoi as-tu été épargnée ?)*

– Il vous reste de la famille au Congo ?

3

Huis clos.

Tu peux me raconter encore  
te balancer au bord de ta chaise

pleurer  
visage marbré strié coulé

gémir, suffoquer autiste  
secouer ton enfant qui hurle

*(Tu vas finir par le laisser tomber, je n'entends rien, ça me fatigue,  
tu ne peux pas le calmer un peu ?)*

Hésiter  
lente

regarder loin sur la droite  
à travers l'interprète

baïller

ou préférer mes questions, cernes noirs et luisants  
récitante. Là-bas.

Parallèle.

Comme une liste de courses, le sais-tu ?

Réparer dis-tu.  
En appeler à la mémoire, rendre témoignage.  
Dire. Dénoncer. Soulager.  
Reconstruire.

Renaître.

*(Toi ou moi ? Toi et moi ?)*

4

Le silence aussi construit nos liens.

Attendre pour te rejoindre.  
J'ai besoin de pauses qui nous séparent.

Bâtir, sans mots associés  
sans même penser à dire.  
Tenir face à toi.

Je sais.  
Complètement.  
J'ai peur de comprendre et je sais déjà tout.  
Pas besoin de

laisse-moi aller à la rencontre de tes larmes sans arracher ma peau

je vais décider d'un chemin  
tu me suivras sans mentir

ou bien si, d'accord  
en mentant, par action et par omission.

– Prenez votre temps. Je reprends. Cette question est importante.

Viens.

*(Non, pas par là. Tu t'égares. Assez de dissonances, tu commences à m'agacer.  
Mais poursuis. Je ferai le tri.)*

Dire le vrai  
à la périphérie du cri  
les odeurs, la lumière, le temps qu'il faisait, l'heure, le jour

deviner ce que j'attends  
mais tu ignores ce que je cherche  
tout autour.

Je suis marmoréenne.

Pourtant

– Est-ce que je me fais bien comprendre ?

Ce dont tu te souviens.  
Nommer l'infus.  
Lire un palimpseste empli de blancs  
peux-tu te perdre davantage à gratter ta mémoire ?  
Un os que les chiens ont rongé.

Ce qui a eu lieu. Ce qui a existé. Ce que tu as vécu.  
Ce que tu as écrit, réécrit.  
Dit et dit encore.  
Tu.

La trace, la crevasse, la fracture.  
Nié. Repris. Caché.  
Transformé.  
Oublié.

Sous la terre  
toutes choses ensevelies  
il arrive qu'on trouve une graine  
obstinément prisonnière

Exhume.  
Vas-y, je te regarde. Doucement.

Frémissement pétrifié.

Ce que tu imagines : je ne te crois pas.

*(Tu as raison : comment pourrais-je croire ? Je n'étais pas avec toi. Je n'ai rien vu.  
Porter mes doigts dans tes blessures.)*

Ce qu'il faut dire alors  
ce que tu ne dis pas.

Peux-tu le faire exister à vif ?

Creuser le prix de ta reconnaissance entre ces frustrations jumelles.

Oscillations floues.  
Agripper du vent

dessiner dans le noir

cette imposture qui t'oblige à parler  
à côté de ta main

*(Ne t'attarde pas autant. Abrège, on a compris. Tu vas les impatienter et après  
je ne réponds plus de rien.  
N'en terminons pas à minuit. Il y en a encore dix derrière toi.)*

Je peux seulement t'avertir en silence  
entre sable et eau

ne dis que ce que tu crois devoir dire.

Tu peux te taire  
l'étoffe dont tu t'enroules à tours serrés parle pour toi.

Il n'y a pas de vérité dans l'arbitraire des mots que tu ne maîtrises pas.  
Si même ces mots : pas davantage.

– Pardon pour cette question : qu'avez-vous fait des corps de vos parents ?



comment puis-je le connaître  
le regarder en face, à ta place ? Pourtant

va où bon te semble ; ce qui peut se croire seulement.

Je t'écoute.  
Je t'attends.

Sois plus précise mais  
ne plante pas ton histoire comme un mur de parpaings.

Ma voix et la tienne devraient se répondre.

À moins que  
tu te trompes.

Comment déceler à temps  
une fausse note.

Le début du labyrinthe, voilà

Il ne suffit pas de se laisser guider  
regarde, là, juste ici, attention, il y a un trou.

Si tu tombes...

– À quelle date avez-vous été agressée, la date exacte ?

6

J'ai tant cherché  
tellement scruté  
folie quand tout s'évite

tenter de modeler vivant  
autour de bribes de rien

rendre lisible l'inconnissance  
faire surgir de l'obscur  
déduire, risquer un œil.

Si je rassemble tout ce que j'ai appris  
ce que j'ai pu deviner  
je recompose seulement à gros traits.

Sur l'informe  
et la mémoire asymétrique  
j'ai cru savoir et comprendre.

Je me rends compte à quel point  
jusqu'à rien sans fin.  
Saisir ?

Carré blanc sur fond blanc.

Ce que je soupçonne exister et qui n'apparaît pas d'abord.

Illuminer des profondeurs

dévêtir les figures  
tirer vers moi

reconstituer ta parole sur commande.

À la lettre.

J'appelle une présence qui ne viendra pas.

Je ne trouve pas  
ou à peine  
des miettes des restes ou des avortons  
parce que je ne sais pas  
ce que j'ai cherché.

Je ne peux pas dessiner sans douleur  
sans violence

du dedans ou du dehors

blanc ou noir

entre l'idée fixe et l'air détaché  
ton visage ordonné.

Hier encore je ne savais pas  
que tu existais.

Je ne savais pas  
d'ailleurs, rien

Quitter la ligne de départ avec toi.  
Je pensais commencer d'un certain point commun.

Inutile :  
marche forcée, je te précède.

Tu me donnes. Je t'échappe.  
Inversement.

Aujourd'hui, demain.

Je n'aurai jamais su si

avec des mots  
les miens te conduisant  
et d'autres encore, te ramenant  
une corde déroulée  
lancée.

Surtout : je n'ai pas osé.

Depuis combien de temps sommes-nous partis ?

Où es-tu ? Je ne te vois plus.

Il faut s'arrêter là. Je n'ai plus prise.

Je suis passée à côté.  
Juste au-dessus, je crois.

Nous n'arriverons nulle part.

Il est si tard.

Je ne peux plus rien pour toi.

Apprends comment  
tu vivras maintenant

à armes inégales.

– Quelles sont vos craintes en cas de retour dans votre pays ?

7

Protéger dis-tu.

Qui appelles-tu maintenant ?  
Qui cherches-tu ?

J'entends ta voix.

Il m'a fallu longtemps.

Mais tu ne comprends pas ?

Tu es seul.

Non, je n'ai rien emporté avec moi.  
Je n'ai rien pris.

Tu le vois bien  
il n'y a personne ici. Personne.

Il n'y a rien là qui ne ressemble à rien.  
Ni aube ni crépuscule.

Penser la nuit.  
Les lambeaux de corps étrangers.

L'ovale d'un monde haïssant la lumière.  
Les vies défaites.

Taisons-nous.  
Les morts peuvent-ils révéler ?

Je reprends ma place.

Reconnaître ne nous réunit pas.

Va. La porte est descellée.

Mais ne me touche pas.

Ce silence effroyable  
l'ombre portée de ta souffrance

personne ne m'en délivrera.

Et toi ?

### Résumé

Entre le demandeur d'asile et les juges chargés d'examiner sa requête, dans le cadre administratif imposé pour le traitement de ce récit codifié, peut-il s'élaborer un travail mémoriel commun ? Comment faire coexister écoute inquisitrice et compassionnelle ? Où trouver sa place ? Le juge dont le rôle est de protéger se trouve-t-il réduit, face à la figure du réfugié, et au-delà d'une impossible

résurrection de l'autre et de lui-même, à l'abandon de toute humanité ?

### Mots-clés

UNHCR (Haut Commissariat des Nations unies pour les Réfugiés), conflits, victimes, persécution, construction d'un récit, traitement des entretiens, protection, témoignages et mémoires, médiation, humanité, traumatismes, résilience.